



Dire et Chanter Les Passions
DCLP



REVUE

INTERNATIONALE



DIRE ET



CHANTER



LES PASSIONS



03 L'Émotion chez Maria Callas

sept 2024

Directeurs de la revue :

Marc JEANNIN et David POULIQUEN

Directeur de publication :

Jean-François BIANCO

Revue à comité de lecture
International peer-reviewed journal

Directeurs de la revue (par ordre alphabétique)

Dr Marc JEANNIN, Université d'Angers & **Dr David POULIQUEN**, DCLP

Directeur de publication

Dr Jean-François BIANCO, Université d'Angers

Direction scientifique (par ordre alphabétique)

Prof. Matteo CASARI	Alma Mater Studiorum, Università di Bologna
Pr Adrian GRAFE	Université d'Artois
Pr Danièle PISTONE	Sorbonne Université

Comité scientifique (par ordre alphabétique)

Prof. Angela ALBANESE	Università degli Studi di Modena e Reggio Emilia
Pr. Carlo ALTINI	Università degli Studi di Modena e Reggio Emilia
Pr Patrick BARBAN	Université du Havre
Pr Marina BONDI	Università degli Studi Modena e Reggio Emilia, Conservatorio di Musica Vecchi Tonelli
Pr Philippe BLAUDEAU	Université d'Angers
Dr Jean-Noël CASTORIO	Université du Havre
Fabio CEPPELLI	Teatro Luciano Pavarotti
Pr Carole CHRISTEN	Université du Havre
Dr Golda COHEN	Université d'Angers
Pr Nobert COL	Université de Bretagne Sud

Pr. Carl GOMBRICH	The London Interdisciplinary School
Simon LEADER	The Leys School
Dr Marie NGO NKANA	Université de Strasbourg
Jean-Yves LE JUGE	Festival de musique baroque de Quelven
Dr Nicola PASQUALICCHIO	Università di Verona
Dr Paul PHILLIPS	Stanford University
Dr Geoffrey RATOUIS	Université d'Angers
Dr Sophie ROCH-VEIRAS	Université Catholique de l'Ouest
Pr Clair ROWDEN	School of Musicologie Cardiff University

Équipe éditoriale

Volet édition :

Marine VASLIN

Lisa FISCHER

Marjorie GRANDIS

Volet graphique-design :

Allison LEGAVRE

Conception et supervision du numéro :

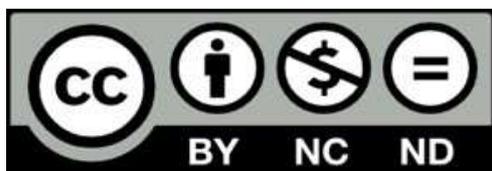
Marc JEANNIN

Webmaster

Dominique RIBALET

Publication périodique

Revue en libre accès disponible sur : www.dclp.eu/revue-dclp



Langues de publication : français, italien, anglais

@ : contact-revue-dclp@dclp.eu

ISSN : 2804-0074

Dépôt légal : février 2021

Présentation de la *Revue internationale Dire et Chanter Les Passions*

La *Revue internationale Dire et Chanter Les Passions* (revue DCLP) est une revue à comité de lecture qui publie des articles rattachés à la thématique principale de l'expression des passions. Elle propose des sujets de réflexion interdisciplinaires de qualité, notamment autour de la voix et des émotions qu'elle suscite, selon des angles d'approche divers et originaux. La revue DCLP publie dans le domaine des sciences humaines et sociales, en format numérique et/ou papier, des articles émanant de chercheurs, d'experts, de spécialistes, d'artistes et de personnalités rayonnant dans une sphère nationale et/ou internationale. La revue DCLP publie des numéros thématiques et également des hors-séries, et une rubrique varia. Cela souligne l'engagement résolu de la revue DCLP en faveur du décroisement des savoirs et la diffusion des connaissances.

HOMMAGE À MARIA CALLAS :

CALLAS L'ÉTERNELLE

Arnaud Kientz
Professeur de chant

Issu d'une famille non musicienne, mes parents ont découvert l'art lyrique quelques temps après ma naissance grâce à un ami qui en était passionné.

Le coffret de *Carmen* appartenant à mes grands-parents maternels, il a rapidement tourné en boucle au point de le faire écouter à mes camarades de classe pour l'anniversaire de mes six ans, marquant ainsi leur départ et mon étonnement de ne pas les voir adhérer à ce qui me paraissait légitimement comme quelque chose d'incontournable et d'extraordinaire.

Le coffret de Jacques Bourgeois *L'art de Maria Callas* avec cette interview parisienne de 1968 donnant à entendre cette voix parlée énigmatique, grave, timbrée, nimbée d'un accent qui me semblait exotique, a été l'étape en parallèle de cette *Carmen*. Les moments-clés de la discographie de la soprano se trouvant réunis dans ces quatre 33 tours, je les connaissais rapidement par cœur. Première porte permettant ensuite de connaître l'intégralité du legs de studio de la diva.

Puis il y a eu le 16 septembre 1977 et la première expérience du choc de la disparition d'une personne déjà terriblement familière, faisant partie du quotidien de vie. Ces annonces qui font que l'on se souvient de l'endroit dans lequel on se trouvait en apprenant la nouvelle. « Maria Callas était décédée dans son appartement parisien d'une crise cardiaque ». La version officielle de l'époque remise en question depuis. Puis il y a eu le passage au 36 de l'avenue Georges Mandel dans la foulée. Je ne me souviens pas de la décision ni du trajet pour y aller, juste du souvenir très fort quand je me suis retrouvé dans le jardin de cet immeuble devant ce livre d'or. Impressionné que j'étais par le gendarme derrière ce livre, sur la gauche. Mes parents qui mettent quelques lignes et signent et mon père me disant de signer aussi. Me sentant totalement illégitime, intimidé par ce gendarme que j'imaginai me regardant alors qu'il ne devait n'en avoir rien à faire, s'ennuyant même peut-être prodigieusement, j'ai hésité, probablement que j'ai marqué mon désaccord. Puis j'ai signé. Mon prénom avec cette écriture très certainement très appliquée d'un enfant qui savait écrire depuis peu. Aujourd'hui, je remercie mon père bien sûr. Grâce à mes parents, j'ai pu établir un lien *post mortem* avec cette femme que j'admire depuis toujours à qui je dois tant et qui marque mon quotidien.

Ces mêmes journées ont vu ma première fois à l'Opéra, c'était à Garnier, où j'allais avec un cousin bien épais afin d'être rehaussé, c'était *La Cenerentola*. Le bel canto romantique italien. Celui dont Maria Callas disait que c'est ce qui lui allait le mieux, là où elle se sentait le plus à son aise. Rossini, Bellini, Donizetti... Ces compositeurs que j'ai écoutés en boucle, qui méritent le plus infini respect et qu'il est parfois de bon ton de décrier à notre époque moderne. Écoutons

Maria Callas en parler pour savoir tout ce qu'on leur doit et la science du chant qui en découle permettant ainsi de pouvoir tout chanter, notamment ce qui a été composé par la suite.

L'exploration du répertoire s'est poursuivie. Époque bénie où l'on fait connaissance avec les plus grands chefs d'œuvre de l'art lyrique et où les enregistrements pirates de La Callas sortent dans le commerce. Les soirées à l'Opéra s'enchaînent alors avec des découvertes complètes ou bien enfin, la représentation de l'opéra connu par le disque. Ce *Bal Masqué* de mai 1985 où la soprano, Natalia Troitskaya, n'avait pas beaucoup plu au public et qui valut à ma mère, déçue, de dire en sortant de la salle du Palais Garnier : « C'est quand même pas La Callas !! » Je m'entends lui répondre que du fait de sa disparition, il allait falloir faire sans elle car sinon, ça allait être compliqué d'aller à l'opéra, vu que ce serait alors source d'infinies déceptions...

Mon ami Alexandre, qui était dans la salle pour le 19 décembre 1958 et qui n'a pas manqué les passages de sa chanteuse préférée à Paris par la suite, me disait toujours que le plus grand chagrin de cette femme aurait été que le public déserte les salles d'opéra après son retrait de la scène. Elle avait un tel amour pour cet art pour lequel elle avait tout sacrifié qu'il lui était impossible d'imaginer qu'il ne puisse pas continuer de vivre après elle. Ce point de vue a particulièrement retenu mon attention et c'est en regardant l'invitée du dimanche, cette émission de 1969 dédiée à Maria Callas à laquelle elle a fait participer des amis, mais aussi l'imitateur Claude Véga qui la singe dans l'air de Rosine, que j'ai eu l'absolue certitude qu'il avait raison. Claude Véga après son numéro remercie et déclare à Maria Callas qu'il est devenu mélomane grâce à elle. On la voit particulièrement touchée et elle, à son tour, le remercie. Il est bien évident qu'elle est sincère et reconnaissante.

On le sait, Maria Callas continue de hanter le monde de l'art lyrique. Toute grande chanteuse qui occupe le devant de la scène se voit comparée à elle à tort, bien entendu, puisque chaque individu est unique. Certaines chanteuses se permettent même d'insulter la mémoire de cette femme décédée et retirée de la scène de longue date lors de leurs débuts dans le rôle de Tosca tout en faisant ensuite une vidéo du meilleur goût de la habanera de Carmen en duo avec la diva grecque... Combien de sopranos ont voulu l'imiter depuis les années 60 avec les ravages que l'on a malheureusement pu constater ?

Alors qu'en fait, l'héritage Callas se trouve ailleurs que dans l'imitation vocale de cet instrument qui avait ses particularités, ses défauts, qui le rendaient tellement humain et ainsi reconnaissable entre mille. Cet héritage se trouve dans son exemplarité, dans son amour pour la musique, pour les compositeurs avec cette foi indéfectible à les servir coûte que coûte sans tergiverser. Cette volonté de fer qui faisait que le final de l'« Addio del passato », devenu difficile lors des dernières Violetta de 1958, continuait d'être donné *pianissimo* sur la dernière note car elle estimait qu'il devait être émis de la sorte. Cette même volonté à chercher à chanter encore Norma qu'elle estimait comme son rôle préféré lors de sa dernière année de carrière. Du reste, ne pouvant plus l'interpréter, elle s'est tout simplement arrêtée.

Cette façon d'appréhender cet art est l'exemple à suivre que j'ai essayé de faire mien en

toute humilité et que je cherche à transmettre aux jeunes chanteurs venant me voir pour des cours de chant, de style, d'interprétation.

La semaine passée, une soprano est venue avec le final de *La Sonnambula*. Ce sont des heures et des heures de travail que pareilles pages de musique requièrent. Il m'est indispensable de rester le temps nécessaire pour que telle valeur de note soit respectée, tel mot soit dit justement... Il suffit d'écouter un enregistrement de cette cavatine et de cette cabalette par Maria Callas, que ce soit au studio ou en direct, pour avoir exactement ce que Bellini a écrit. Jusqu'à cette émission de 1965 pour Bernard Gavoty où, alors qu'elle est à bout de voix et à quelques semaines de l'arrêt définitif de la carrière, elle interprète « Ah ! Non credea mirarti ». Et c'est cette interprétation que j'ai citée encore à cette soprano en lui disant de faire fi de l'état vocal mais de n'écouter que l'inouï stylistique. C'est une leçon en tout. Voilà l'exemple Callas. Cette artiste qui ne peut qu'occuper encore actuellement le devant de la scène car elle demeure la référence de l'opéra, servir de conseillère par son parcours aux jeunes générations. Leur rappeler que cet art délicat est complet, qu'il est théâtre, que le service doit se faire autant pour la musique que pour les mots. Que l'un ne va pas sans l'autre. Que la musique est magnifiée par le sens qu'on donne au texte. Ce même texte qui, la plupart du temps, ne vaudrait rien sans la musique.

Du fait d'une vie dédiée à l'art lyrique, avec cette femme comme présence permanente, le hasard a fait que j'ai rencontré Tom Volf en 2016, me permettant d'appréhender le travail qui était le sien et ce qu'il avait réussi à collecter dans le but de le rendre public. Découvrir ces images de répétition de *Madama Butterfly* à Chicago en 1955 a été évidemment source d'une incroyable émotion. Émotion réitérée quand je me suis retrouvé dans les studios afin de reconnaître les passages de l'opéra par le visuel et de les caler sur l'audio de l'enregistrement officiel sous la baguette de Karajan. Quatre heures passées en compagnie de ces dix minutes d'images et de cette voix magnétique. Puis le film à visionner à plusieurs reprises afin d'aider à en obtenir la version définitive me permettant ainsi d'en devenir conseiller artistique, ainsi que pour les livres et l'exposition pour l'anniversaire des 40 ans de la disparition de la diva.

Le Fonds de dotation Maria Callas a suivi avec l'objectif de faire rayonner l'art de la chanteuse mais aussi de recueillir des dons de personnes cherchant à protéger et pérenniser leurs collections. L'objectif de ce fonds de dotation étant de créer enfin le musée Maria Callas que la ville de Paris se doit d'avoir puisque la cantatrice a choisi d'y vivre, d'y donner ses dernières représentations et d'y mourir. C'est un travail acharné et passionnant avec une très vive reconnaissance pour tout ce que son créateur a mis en œuvre depuis plus de dix ans maintenant à la mémoire de celle qu'il admire tant, à laquelle il dédie sa vie. Tom Volf ne compte pas son temps, ni son énergie et a déplacé des montagnes afin de récupérer des documents inestimables faisant partie de l'histoire de la chanteuse mais aussi de l'histoire de l'art lyrique. Et ce travail a encore récemment donné lieu au meilleur des hommages qu'il était possible d'effectuer lors du centenaire de sa naissance : proposer le film de la Grande Nuit de l'Opéra marquant les débuts de Maria Callas à l'Opéra de Paris le 19 décembre 1958 avec une image et un son restaurés, dans les cinémas, afin de permettre de retrouver cette artiste dans les meilleures conditions possibles et de la servir à son tour à la hauteur de son infini talent. Il n'est pas possible d'honorer la mémoire d'une interprète autrement qu'en la faisant écouter. Continuons donc d'écouter et de

nous nourrir de son exemplarité. Faisons en sorte que ses valeurs demeurent et alors l'art lyrique ne connaîtra aucune crise, étant donné que c'est elle qui l'a fait renaître de ses cendres après la seconde guerre mondiale grâce à ces fondamentaux.

CALLAS, POUR L'ÉTERNITÉ

Maria Callas a définitivement quitté la scène le 5 juillet 1965 pour une ultime *Tosca* donnée devant la Reine d'Angleterre à Londres. Il y a presque 60 ans de cela. Quelle artiste, qu'elle soit lyrique ou non, se trouve aussi présente et fêtée pour son 100^e anniversaire alors qu'elle n'a plus foulé les planches depuis si longtemps et qu'elle est décédée il y a quasiment un demi-siècle ? Les hommages, les événements, les rééditions de disques, les concerts ne cessent de pleuvoir durant cette année 2023. Quel chanteur d'opéra a autant marqué les esprits, provoqué de si nombreuses passions ? Seul Caruso demeure encore dans les esprits plus d'un siècle après sa mort. Considérée comme exceptionnelle, Maria Callas se définissait comme une femme tout à fait normale et simple. Ce qui était sans doute vrai.

Issue d'un foyer compliqué, la mère caractérielle et tyrannique a eu la clairvoyance et l'instinct de déceler en sa seconde fille, qu'elle avait d'abord reniée à la naissance, un talent musical et vocal. En rien pour l'épanouissement de sa progéniture, mais uniquement pour sa satisfaction personnelle, espérant ainsi briller à travers elle. L'enfant a vite compris qu'elle n'existerait pour sa mère qu'à travers son chant et la musique. Adieu jeux de petite fille, désormais remplacés par gammes et arpèges. C'est donc à sa mère qu'elle doit son investissement considérable dans la musique. Investissement lui permettant par la suite de développer la certitude de son talent ; elle avait tellement travaillé, alors qu'on sait qu'elle était très complexée physiquement. La beauté de sa sœur aînée étant toujours citée en référence.

À cette mère suivit le mari. Ce dernier, passionné d'art lyrique, perçoit tout de suite l'instrument exceptionnel qu'il rencontre à Vérone en 1947 lors des débuts en Italie. Devenant son mentor, il lui donne les moyens de parfaire sa formation alors qu'elle a déjà derrière elle une carrière de plusieurs années en Grèce.

Les débuts de Maria Callas dans la grande carrière n'ont jamais été faciles malgré ce que l'on peut penser. Mais ils se sont faits rapidement au sein de ce parcours frénétique où tout s'est enchaîné si vite. Les critiques ont toujours été dures et ce dès le début, et même surtout au début. Mais la voix était hors du commun permettant les performances les plus folles. Les premiers succès ne se font pas attendre. Les journaux soulignent les irrégularités, les imperfections, les laideurs.... Qu'importe, le public s'enflamme, notamment au Mexique ou dans les théâtres italiens de province ! Ce public qui perd la tête pour la générosité de l'artiste, pour cette voix diluvienne capable des arpèges les plus fous. Callas a besoin de la reconnaissance et elle donne tout à son public pour l'obtenir. C'est probablement cette générosité hors norme qui touche d'abord l'auditoire. Cette chanteuse qui ne s'épargne jamais, qui vit chaque représentation comme si c'était la dernière. Elle sert la musique en même temps qu'elle sert le public. La marque

des grands. Déjà. L'intérêt des salles les plus prestigieuses du monde ne tarde pas, lui permettant ainsi de travailler dans les meilleures conditions, avec les partenaires les plus célèbres.

Dédiant sa vie à son art, toujours soucieuse de servir au mieux les compositeurs, leur musique et le théâtre, le phénomène vocal devient ensuite une artiste à part entière, se transformant en une actrice chantante. C'est révolutionnaire. Le travail régulier avec de grands metteurs en scène venant notamment du cinéma lui permet de parfaire le charisme absolu qui est le sien. Le public ne va plus écouter des opéras, des voix, il se déplace désormais pour assister à des représentations dans leur entier grâce à cette chanteuse actrice qui réinvente à chaque fois le personnage qu'elle interprète. Et c'est là que réside le miracle Callas, ce qui fait qu'on parle d'elle encore et toujours, qu'elle demeure l'exemple auquel on se réfère encore, souvent à tort du reste, car on ne peut comparer à l'unique : Maria Callas ne donnait pas à voir Maria Callas au public mais Violetta, Norma, Lucia, Medea... Car cette femme était la générosité absolue. Elle ne se mettait pas en avant, elle était au service des autres. Elle ne faisait pas, elle était. Elle ne chantait pas, elle vivait.

Pour coller davantage à la justesse de ses personnages, elle se débarrasse des kilos qui l'encombrent. Le régime s'avère drastique, sans complaisance comme tout ce qu'elle faisait du reste, ne pouvant jamais faire les choses à moitié. La silhouette devenue svelte permet à la tragédienne de s'affirmer. Poussée par son mari et probablement aussi du fait de sa volonté à conquérir le monde, de cette soif de travail, les engagements se succèdent, se juxtaposant même parfois. Après avoir perdu tant de kilos, l'organisme aurait eu besoin de temps et de repos pour prendre ses marques et conserver l'exceptionnel de cette voix. Cette course contre la montre l'en a empêché fragilisant malheureusement prématurément cet instrument qui se pare pourtant de couleurs chaque jour plus personnelles le rendant reconnaissable entre mille.

Autre marqueur fort pour cette artiste : l'unique encore une fois, celui d'être reconnaissable dès les premiers sons émis. Au fur et à mesure que l'instrument s'affaiblit, la tragédienne prend chaque fois davantage d'envergure, se faisant encore plus bouleversante de représentation en représentation. Ses disques s'arrachent, l'art lyrique descend dans la rue, qui est sa place du reste, art populaire s'il en est comme en témoigne son histoire. La révolution Callas opère. Elle défraye la chronique et continue de la défrayer même bien après sa mort. La pression est toujours plus grande et forte mais la générosité demeure et chaque air interprété en récital ou chaque rôle donné à la scène se pare d'accents nouveaux, plus forts et d'autant plus forts qu'ils sont différents tous les soirs. Le public est touché et en redemande, tant l'émotion sans cesse renouvelée est au rendez-vous. Plus la fatigue, due au surmenage, grandit, plus les nerfs faiblissent, plus l'engouement du public va *crescendo*. Que ce soit à Milan Londres, Paris ou New-York, les jeunes se pressent pour acclamer celle qu'ils appellent la Divina. « Je ne suis en rien divine, je suis une personne tout à fait normale », continue-t-elle de répéter. Comment peut-on être normale quand on déchaîne autant les passions, que chaque représentation se joue à guichet fermé, qu'on est obligé de rajouter des dates pour tenter de satisfaire la demande ? E bien juste en étant soi-même. Car

Maria Callas était elle-même. Elle avait travaillé énormément, d'arrache-pied, quotidiennement, nuit et jour. Elle avait intégré le drame, elle était devenue reine dans l'art de souligner une consonne pour donner le poids exact au mot, lui permettant d'incarner ses héroïnes quand les autres se contentaient de chanter. Que ce soit magnifiquement, ce n'était pas important, Callas était le mot et elle mettait toute son âme dans ses héroïnes souvent blessées car justement, blessée, elle l'était ~~et ce,~~ depuis sa plus tendre enfance. Rejetée par sa mère, à peine née, utilisée comme un produit commercial par son mari, elle s'était réfugiée dans son art qui l'a menée au plus haut, se dédiant entièrement à lui, se sacrifiant sur la scène de l'opéra. Et c'est probablement ce sacrifice qui continue de toucher le public, la justesse de cette artiste qui n'a jamais triché, qui a tout donné à l'art lyrique, à son public. Et par la magie de cette justesse en tout, son public est toujours là même s'il ne l'a jamais entendue en direct, même s'il est né après sa mort. Les disques ont su préserver l'essence même de l'âme de cette femme. Les enregistrements sur le vif notamment, dans des qualités sonores parfois très mauvaises, mais qu'importe à partir du moment où l'on a accès au génie à travers un voile plus ou moins opaque !

Des inédits fleurissent de temps en temps, la sphère opératique criant alors à l'événement en s'arrachant la dernière merveille (à connaître dans ce sens, le récital de Los Angeles en 1958 sorti des archives de la radio il y a plus de 20 ans donnant l'occasion de découvrir une des plus belles soirées en direct de ce *soprano assoluto*, qui pouvait tout chanter). Des versions restaurées de soirées de légende font surface permettant d'avoir accès au plus près à ce qu'était cette voix en direct. Jusqu'à la maison de disques officielle, EMI, qui, depuis 1982, publie des inédits, à l'encontre des décisions de l'artiste, mais là encore, l'exigence de cette femme était absolue, sans le moindre compromis. Pourtant, comme nous sommes reconnaissants d'avoir accès à son génie interprétatif dans « Mon cœur s'ouvre à ta voix » de la Dalila de Saint-Saëns ! Jusqu'aux derniers en date : des bribes de séances de travail parus en cette fin d'année de centenaire contentant encore les veufs de La Callas. Maria Callas le disait elle-même : « Il n'y a rien à savoir de moi d'autre que ce que j'ai légué au disque. C'est toujours d'actualité et c'est très certainement la seule actualité qui vaille ».

Écoutons cet air de Mina d'Aroldo de Giuseppe Verdi « Ciel ! Ch'io respiri », gravé en 1964 à quelques mois du retrait définitif de la scène. Toute l'essence du génie interprétatif de Maria Callas s'y trouve concentré, toute son âme encore une fois. Ce sens inouï du texte dans le récitatif exprimant l'extrême douleur de l'héroïne, ces accents poignants et déchirants se révélant encore davantage à l'auditeur à la lecture du livret pour une compréhension exacte des mots et du poids qui leur est donné. Cette voix pourtant désormais meurtrie rend justice à l'appel au secours, à cette angoisse terrible de l'héroïne qui s'en remet à Dieu pour lui venir en aide. L'air prend fin dans une longue plainte résignée servie par le plus parfait legato. La magie opère à chaque écoute. C'est dans ses enregistrements que réside le miracle Callas, celui qui touche au plus profond de l'âme car c'est le plus profond de l'âme qui s'y exprime.